
BROCHURE

LA GUERRE

Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature.

Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages? Quels sont les sauvages, les vrais sauvages? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer?

Les petits lignards qui courent là-bas sont destinés à la mort comme les troupeaux de moutons que pousse un boucher sur les routes.

Ils iront tomber dans une plaine, la tête fendue d'un coup de sabre ou la poitrine trouée par une balle, et ce sont des jeunes hommes qui pourraient travailler, produire, être utiles.

Leurs pères sont vieux et pauvres; leurs mères, qui pendant vingt ans les ont aimés, adorés comme adorent les mères, apprendront dans six mois ou un an peut-être que le fils, l'enfant, le grand enfant élevé avec tant d'amour, fut jeté dans un trou comme un chien crevé, après avoir été éventré par un boulet et piétiné, écrasé, mis en bouillie par les charges de cavalerie.

Pourquoi a-t-on tué son garçon, son beau garçon, son seul espoir, son orgueil, sa vie? Elle ne sait pas. Oui, pourquoi?

La guerre!... se battre!... égorger!... massacrer des hommes!... Et nous avons aujourd'hui, à notre époque, avec notre civilisation, avec l'étendue de science et le degré de philosophie où l'on croit parvenu le génie humain, des écoles où l'on apprend à tuer, à tuer de très loin, avec perfection, beaucoup de monde en même temps, à tuer de pauvres diables d'hommes innocents, chargés de famille et sans casier judiciaire.

Et le plus stupéfiant, c'est que le peuple ne se lève pas contre les gouvernements!

Quelle différence y a-t-il entre les monarchies et les républiques? Le plus stupéfiant, c'est que la société tout entière ne se révolte pas à ce seul mot de guerre.

Ah! nous vivrons toujours sous le poids des vieilles et odieuses coutumes, des criminels préjugés, des idées féroces de nos barbares aïeux, car nous sommes des bêtes, nous resterons des bêtes que l'instinct domine et que rien ne change.

N'aurait-on pas honni tout autre que Victor Hugo qui eût jeté ce grand cri de délivrance et de vérité.

Aujourd'hui, la force s'appelle la violence et commence à être jugée; la guerre est mise en accusation. La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Les peuples en viennent à comprendre que l'agrandissement d'un forfait n'en saurait être la diminution; que si tuer est un crime, tuer beaucoup n'en peut pas être la circonstance atténuante; que si voler est une honte, envahir ne saurait être une gloire.

Ah! proclamons ces vérités absolues, déshonorons la guerre.

Vaines colères, indignation de poète.

La guerre est plus vénérée que jamais. Un artiste habile en cette partie, un massacreur de génie, M. de Moltke, a répondu un jour, aux délégués de la paix, les étranges paroles que voici :

« La guerre est sainte, d'institution divine; c'est une des lois sacrées du monde; elle entretient chez les hommes tous les grands, les nobles sentiments: l'honneur, le désintéressement, la vertu, le courage, et les empêché, en un mot, de tomber dans le plus hideux matérialisme. »

Ainsi, se réunir en troupeaux de quatre cent mille hommes, marcher jour et nuit sans repos, ne penser à rien, ni rien étudier, ni rien apprendre, ni rien lire, n'être utile à personne, pourrir dans la saleté, coucher dans la fange, vivre comme des brutes dans un hébètement continu, piller les villes, brûler les villages, ruiner les peuples, puis rencontrer une autre agglomération de viande humaine, se ruer dessus, faire des lacs de sang, des plaines de chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie, des monceaux de cadavres, avoir les bras ou les jambes emportés, la cervelle écrabouillée sans profit pour personne, et crever au coin d'un champ, tandis que vos vieux parents, votre femme et vos enfants meurent de faim: voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme!

Les hommes de guerre sont les fléaux du monde. Nous luttons contre la nature, l'ignorance, contre les obstacles de toute sorte, pour rendre moins dure notre misérable vie.

Des hommes, des bienfaiteurs, des savants usent leur existence à travailler à ce qui peut aider, ce qui peut secourir, ce qui peut soulager leurs frères.

Ils vont, acharnés, à leur besogne utile, entassant les découvertes, agrandissant l'esprit humain, élargissant la science, donnant chaque jour à l'intelligence une somme de savoir nouveau, donnant chaque jour à leur patrie du bien-être, de l'aisance, de la force.

La guerre arrive. En six mois, les généraux ont détruit vingt ans d'efforts, de patience et de génie.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

— Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu les

hommes redevenus des brutes, affolés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. Alors que le droit n'existe plus, que la loi est morte, que toute notion du juste disparaît, nous avons vu fusiller des innocents trouvés sur une route et devenus suspects parce qu'ils avaient peur.

Nous avons vu tuer des chiens enchaînés à la porte de leurs maîtres pour essayer des revolvers neufs, nous avons vu mitrailler par plaisir des vaches couchées dans un champ, sans aucune raison, pour tirer des coups de fusil, histoire de rire.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Entrer dans un pays, égorger l'homme qui défend sa maison parce qu'il est vêtu d'une blouse et n'a pas de képi sur la tête; brûler les habitations de misérables qui n'ont plus de pain, casser des meubles, en voler d'autres, boire le vin trouvé dans les caves, violer les femmes trouvées dans les rues, brûler des millions de francs en poudre, et laisser derrière soi la misère et le choléra.

Voilà ce qu'on appelle ne pas tomber dans le plus hideux matérialisme.

Qu'ont-ils donc fait pour prouver même un peu d'intelligence, les hommes de guerre? Rien. Qu'ont-ils inventé? Des canons et des fusils. Voilà tout.

L'inventeur de la brouette n'a-t-il pas plus fait pour l'homme, par cette simple et pratique idée d'ajouter une roue à deux bâtons, que l'inventeur des fortifications modernes?

Que nous reste-t-il de la Grèce? Des livres, des marbres. Est-elle grande parce qu'elle a vaincu ou parce qu'elle a produit?

Est-ce l'invasion des Perses qui l'a empêchée de tomber dans le plus hideux matérialisme?

Sont-ce les invasions des barbares qui ont sauvé Rome et l'ont régénérée?

Est-ce que Napoléon I^{er} a continué le grand mouve-

ment intellectuel commencé par les philosophes à la fin du dernier siècle?

Eh bien, oui, puisque les gouvernements prennent ainsi le droit de mort sur les peuples, il n'y a rien d'étonnant à ce que les peuples prennent parfois le droit de mort sur les gouvernements.

Ils se défendent. Ils ont raison. Personne n'a le droit absolu de gouverner les autres.

(*La Révolte*)

GUY DE MAUPASSANT.

De la folie malfaisante des hommes

QUI S'ENTRETIENNENT EN BEL ORDRE ET EN BONNE DISCIPLINE

Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants et comme des pièces rares dont il faut acheter la vue, dès que vous allez jusque à huit pieds; qui vous donnez sans pudeur de la hauteur et de l'éminence, qui est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel, et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles; espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine, approchez hommes, répondez un peu à Démocrite. Ne dites-vous pas un commun proverbe « des loups ravissants, des lions furieux, malicieus comme un singe? » Et vous autres, qui êtes-vous? J'entends cornier sans cesse à mes oreilles: « L'homme est un animal raisonnable; » qui vous a passé cette définition? sont-ce les loups, les singes et les lions; ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes? C'est déjà une chose plaisante, que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur: laissez-les un peu se débrouiller eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront comme vous serez traités.

Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue qui vont sagement leur petit train, et qui suivent sans varier l'instinct de leur nature; mais écoutez-moi un moment.

Vous dites d'un tiercelet ou faucon, qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix; voilà un bon oiseau; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps: c'est un bon lévrier; je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce: voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent: voilà de sots animaux, et vous prenez un bâton pour les séparer.

Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul, ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur; ne diriez-vous pas: voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler? Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements! quelle boucherie! Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, conclueriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce! Ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimenterres, et à mon gré fort judicieusement, car avec vos seules mains que pourriez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête!

Au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enrichi sur cette manière de vous exterminer; vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave en enlevant les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant et la nourrice: et c'est là encore où git la gloire.

LA BRUYÈRE.

La Guerre en Algérie

Ce sont les proclamations adressées aux Arabes, où, après avoir usé de terribles représailles contre eux, on leur parlait d'humanité et où on vantait à des gens, affolés de vengeance, les idylliques douceurs de la paix.

Et les tentations de razzias, auxquelles on ne résistait pas toujours, sous le prétexte de châtier les rebelles, et les habitudes de rapines s'introduisant dans l'armée, et les brutalités horribles, les tonneaux de paires d'oreilles, payées dix francs, apportées à Yusuf, et dans lesquels, pour grossir le nombre, il arrivait que l'on mit les oreilles de nos morts, à nous!

Et le mot, singulièrement typique, d'un général en chef, à qui on venait annoncer qu'une nouvelle tribu demandait l'*aman* et qui répondait: « Non, il y a là, sur notre gauche, ce brave colonel X... qui n'a encore rien eu. Laissons-lui cette tribu à éreinter; cela lui fera

un bulletin ; on donnera ensuite l'aman ! » Ce mot résume, dans sa simplicité... à faire peur, beaucoup de épisodes de la conquête. En combien d'occasions laissa-t-on des soulèvements, faciles à éteindre au début grandir jusqu'à ce qu'ils fussent devenus dignes d'une répression éclatante, l'armée regardant le sol qu'elle occupait comme un champ fertile où poussaient rapidement les fortunes militaires !

Oui, tout cela est vrai, et il est bien certain que la gloire est faite, pour qui juge philosophiquement les choses, d'une foule d'abominations, d'instincts déchaînés, et aussi de roueries. Mais est-il juste, en évoquant une période de guerre, de ne contempler que ses tristesses, et n'arrive-t-on pas à être aussi peu dans la large vérité humaine qu'en poétisant la sanglante horreur des batailles ? Pas plus que les hommes, les événements ne sont « tout d'une pièce », mais, au contraire, ils sont toujours complexes.

(*Gil Blas*)

PAUL GINISTY.

Nous continuons la publication de nos brochures par deux nouvelles séries : l'une à 5 centimes (pour les groupes qui en feront la demande, 3 francs le cent) ; l'autre à 2 centimes (1 franc le cent). Nous espérons être encouragés dans cette œuvre de propagande et nous donnons l'assurance à nos amis d'y apporter le plus grand soin.

En vente à l'imprimerie D. VILLEVAL, 58, rue Linnée (Saint-Josse-ten-Noode) : *Almanach de l'Affranchissement*, 10 cent. (7 fr. le 100) ; *l'Esclave Vindex*, 10 cent. (6 fr. le 100) ; *la Peste religieuse*, 5 cent. (3 fr. le 100). — *La Nécessité de la Révolution*, 2 c. ; *la Famille*, 2 c. ; *Un peu de morale : la Gueuse*, 2 c. ; *la Révolution*, 2 c. ; *le Pauvre*, 2 c. ; *la Guerre*, 2 c. (1 fr. le 100). — Frais de poste en plus.

Saint-Josse-ten-Noode. — Imprimerie D. Villeval, rue Linnée, 58.